

OLYMPIAS

DE MANET À MAGRITTE...

CÉCILE DELÎLE

OLYMPIAS

DE MANET À MAGRITTE...

Ce roman est une fiction. Il est tiré d'un fait réel : le vol en septembre 2009, au musée Magritte de Jette en Belgique, du tableau *Olympia* de l'artiste. La toile peinte en 1948 par René Magritte a été rapportée intacte aux services de la police dix-huit mois après. Dix ans après ce braquage, le tableau a été exposé de nouveau en public au musée Het Kunstuur de Malines, non sans appréhension.

© Editions des Falaises, 2024
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



Seules les traces donnent à rêver.

René Char

— Monsieur Esteban Ibanès, il est neuf heures, ce vendredi 1^{er} octobre 2021. Vous êtes entendu comme témoin dans le cadre d'une affaire judiciaire : le vol, en juin 2009, puis la restitution, deux ans après, d'un tableau de René Magritte dénommé *Olympia*, peint par l'artiste en 1948. Je vous demande de vous rapprocher de la caméra et de répondre le plus précisément possible, sans omettre aucun détail.

Esteban acquiesça de la tête et se leva d'un bond de sa chaise pour apercevoir, par-dessus l'épaule de son interlocuteur, un soupçon de lumière sur la façade extérieure du bâtiment administratif qui lui faisait face. Dehors, il pleuvait fort. Il lui semblait qu'une myriade d'hommes coiffés d'un chapeau melon tombait du ciel et s'écrasait au sol. Les boiseries cruciformes des fenêtres flottaient librement. Il sourit et se concentra sur la voix et le visage fermé de l'homme qui l'interrogeait. Il portait un costume gris, une cravate rouge, une moustache et un trousseau de clés à la ceinture qui ne l'impressionnait pas, mais il ne pouvait s'empêcher de le fixer. Ouvrait-il la porte des songes prophétiques des dieux de l'Olympe? Le malaise qu'il avait ressenti à son arrivée s'était dissipé. Comme tout bon rêveur, Esteban ne préférait voir

dans cet interrogatoire que le plaisir de l'histoire qu'il allait raconter. Il s'agrippa à la tasse de café qu'on lui avait apportée. Un paysage illuminé, une forêt touffue où se cacher lui apparut. Il savoura sa première gorgée. La mousse éclata comme les crêpes aux mille trous d'Amina. À l'intérieur, il apercevait son sourire. Esteban était prêt. Il avait tellement imaginé cette scène qu'il en connaissait déjà les répliques. Un léger vertige le reprit. L'oiseau qui planait au-dessus de lui depuis dix ans s'était posé sur sa tête pour révéler son secret, enfoncé dans son cœur, avec l'image d'un autre être.

Mais, face à la justice des hommes, son bonheur restait indestructible. Il avait ouvert la porte des folles illusions avec fracas, une usine à sensations donnant aux choses les plus simples une dimension unique. Que craignait-il? Absolument rien. Le rêve n'était-il pas à l'origine de toute création artistique? Il redressa son buste, prêt à tout dire et à tout entendre.

— À ce jour, aucune plainte n'a été déposée contre vous par le propriétaire du tableau. Mais dix ans après cette affaire non élucidée, la toile va être à nouveau exposée à Malines. Et, bien que le fondateur du musée ait déclaré : *Nous sommes sans cesse à la recherche d'œuvres artistiques belges à l'histoire singulière*, nous ne voulons pas de récidive et ne devons courir aucun risque. Deux tiers des œuvres du Het Kunstuur sont les joyaux de collections privées très rarement exposés au grand public, qui attisent les désirs les plus fous. *L'Olympia* en est un, ce n'est pas à vous que je vais l'expliquer. Son propriétaire, après l'avoir entreposé dans un coffre pendant dix longues années, nous fait l'honneur de ressortir la toile pour la prêter et l'exposer pendant quelques mois au musée. Il a longuement hésité et veut de sérieuses garanties. La première était de vous retrouver et de vous interroger.

— Comment avez-vous fait?

Peur et curiosité se lisaient sur ses lèvres. Le policier lui sembla tout à coup très imposant. Ses yeux bleus brillaient d'un éclat pénétrant. Lisait-il à l'intérieur de lui? — Le détective Jan Call, qui a servi d'intermédiaire à l'époque pour nous rapporter la toile au commissariat, est décédé dernièrement. Il a laissé quelques dossiers en cours sur sa cheminée, difficile de mourir sans laisser de traces... Le nom de votre garage était entouré en rouge avec celui d'*Olympia* à côté, maigre indice, mais difficile d'y échapper. Rassurez-vous, il n'a laissé aucun écrit, aucune preuve de cette mystérieuse transaction, et tellement d'œuvres d'art disparaissent chaque année... En 2014, le parquet bruxellois a clos le dossier sans avoir identifié les auteurs du vol, faute de preuves. Libre à vous de parler, mais *un mot ne sert parfois qu'à se désigner soi-même*¹.

1. *Les Mots et les Images*, 1928, René Magritte, collection Ronny Van De Velde, Anvers.

2

Il y a le rêve et la réalité. Je ne sais pas à quel moment la frontière s'est effacée, mais nous l'avons franchie pour montrer notre besoin d'exister. Je ne me suis jamais senti coupable. J'ai rendu ce que j'avais emprunté. J'avais presque la même excuse que le propriétaire de la toile qui avait déclaré à la presse : *Je l'ai achetée parce que je l'aimais et je ne voulais pas la voir partir à l'étranger.* Moi, je l'ai volée parce que je l'aimais et je ne voulais pas la voir partir à l'étranger. Je ne connaissais rien à la peinture. Mais à force de regarder son corps étendu sur le lit, de suivre les courbes épurées de sa longue natte jusqu'à ses jambes fines, j'avais compris. Pour elle, j'aurais volé toutes les *Olympias* de la Terre. Et puis, on n'achète pas non plus un beau vêtement pour le laisser dans sa garde-robe. Il faut en profiter. Il en va de même pour les œuvres d'art. À l'époque, quand je l'ai rencontrée, Amina avait à peine de quoi s'habiller et se payer à manger, mais elle voulait en profiter.

— Pourquoi t'inquiètes-tu? On a réussi! Pas d'art sans la vie! C'est Magritte qui l'affirme et même qu'à cette heure-ci où tu te retournes les boyaux, il nous aurait serrés dans ses bras en criant : « Bravo, mes petits! » disait-elle, radieuse, le lendemain du vol.

La Marocaine était arrivée par hasard, un soir d'orage, dans le bar de mon quartier bruxellois. Je n'avais vu que ses dents étincelantes et son regard intense, deux grands yeux ouverts sur le monde qui cherchaient un abri. Elle était cultivée et avait une licence d'art. C'est la première chose qu'elle m'avait dite : sa mère avait épousé un Français pour quitter le Maroc et faire le tour des musées parisiens. Une promesse qu'elle avait tenue sans faillir jusqu'aux douze ans de sa fille, qui en avait gardé l'amour des corps nus et innocents dans un cadre. Amina connaissait tout de la peinture moderne, un monde ressemblant et mystérieux, mais bien plus riche que le nôtre. Elle m'expliquait pendant des heures que l'art soignait nos maux autant qu'un médecin, qu'il était un puissant calmant contre le crime, l'idiotie et la folie. Toute œuvre naît pour certains du besoin de combler un manque, d'échapper à un cauchemar, quel était le sien?

— Sans l'art, je me serais déjà suicidée : je suis une âme perdue de notre société. Quand j'ai raté le concours pour être professeure des écoles, comme ils disent, et que j'ai voulu être embauchée comme caissière au supermarché, ils m'ont dit que j'étais trop qualifiée. Ils ne prenaient que des CAP et m'ont regardée de haut avec ma licence d'art en pensant que je ne savais pas compter. Je suis restée digne et j'ai continué d'aller faire la queue le dimanche au musée. Y en a, c'est le ciné, moi, c'est le musée!

3

Je regardais ses lèvres bouger et ses prunelles briller, j'étais fasciné. Elle était habillée de noir de la tête aux pieds et je ne comprenais pas comment la surface plane et colorée d'un tableau pouvait la faire vibrer. Elle restait un mystère.

— Quand je suis fatiguée, je scrute la toile jusqu'à m'éblouir. Dans le fouillis des figures et la pureté d'un corps, je vois le chaos de ma vie et je m'y réfugie. Je ne sais pas pourquoi ma mère m'a mis toutes ces idées d'artistes en tête. Elle disait qu'elle n'avait pas traversé la Méditerranée pour que ses enfants ne sachent rien. Il n'y a pas mieux que le Louvre pour devenir quelqu'un. M^{me} Morisot en personne, son tricot à la main, y emmenait ses deux filles, Edma et Berthe, dessiner et peindre des modèles pendant des heures. On n'était ni des bourgeois marocains ni des descendants de Fragonard, mais je ne pouvais rien refuser à ma mère et nous allions au musée toutes les semaines.

De toile en toile, la peinture comblait mon étonnement de petite fille, autant qu'un cadeau caché derrière le dos, une clairière au milieu d'un bois. Un jour, sous l'enfilade interminable d'arcades du musée d'Orsay, ma

mère s'était plantée devant l'*Olympia*² de Manet avec cet air victorieux qui rehaussait son teint. Son vernis rouge pointé vers le modèle résumait en un geste son parcours pour se hisser dans la bonne société. Son tailleur noir cintré à la taille, ses talons vertigineux et ses effluves de Chanel cachaient un passé qu'elle avait piétiné : « Regarde cette fille allongée sur la banquette, regarde son inquiétante beauté. Au milieu de la foule qui vient la saluer, elle domine Paris et le monde... Tu sais pourquoi ? C'est une prostituée ! »

Elle n'avait pas vu *le charme inattendu d'un bijou rose et noir*³, mais le pouvoir immuable de la femme de briller dans toutes les circonstances de la vie. Je n'avais pas bougé... je ne voyais qu'une figure émerger du brouillard, son regard planté dans le mien, coude et tête relevés. Une seule interrogation me brûlait les lèvres : le peintre l'avait-il aimée ? Elle était son modèle habituel. Irrésistible. La fleur lilas dans ses cheveux rehaussait le blond vénitien de ses mèches et la blancheur de son teint. Un subtil équilibre de lumières et de couleurs...

Depuis, la Marocaine vénérât cette toile. Et moi, je vénérâis la Marocaine. *Olympia*, cette fille des rues, avait émergé, crue et nue d'un monde du passé pour balayer mon présent. Amina m'avait tendu la main. Il faut être de son temps et faire ce que l'on voit, lui murmurait Manet depuis l'enfance. Cette femme découpée à l'emporte-pièce sur son sofa la fascinait : mieux qu'une nuit étoilée, elle lui offrait la lumière d'un monde convoité. À mes côtés, elle entraînait dans une nouvelle vie dont le rideau s'ouvrait sur l'*Olympia*.

2. *Olympia*, huile sur toile d'Édouard Manet, 1863, musée d'Orsay.

3. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, recueil de poèmes en vers, 1857.



Manet Édouard
Olympia, 1863
Huile sur toile, 130,5 x 190 cm
Paris, musée d'Orsay

L'Europe avait vendu à sa mère un rêve américain qui n'était pas le sien et dont le service après-vente n'offrait aucune garantie : tout allait trop vite et trop mal. La démocratie, fondée sur l'égalité des citoyens, restait une vague théorie et «s'inventer soi-même», une liberté autorisée à ceux qui pouvaient se le permettre, les plus faibles demeurant sur la touche. Les populations immigrantes étaient les premières victimes de l'intégration sociale ou plutôt de la désintégration sociale, sans lien économique, culturel et géographique auxquels se raccrocher. Nanterre, Poissy, Dreux, Amina s'était éloignée pas à pas de son rêve, repoussant les limites de la laideur jusqu'aux fleuves de plastiques du Guatemala et avait pris la direction de Bruxelles pour quitter un passé désastreux. Cette ville lui allait bien, aussi imprévisible qu'elle. Elle n'était jamais présente là où on l'attendait, comme Amina. On y trouvait tout et son contraire : palais et quartiers populaires, tours médiévales et façades Art nouveau, voies rapides et ruelles tortueuses. Un îlot francophone égaré en pays flamand qui hébergeait trente pour cent d'étrangers! Une communauté au cœur de laquelle se raccrocher... Elle pouvait s'y cacher à sa guise, mais ne s'émerveil-

lait pas du fabuleux décor illuminé de la Grand-Place : plus rien ne la faisait planer. Bruxelles n'était pas la Belgique, mais l'Europe, une cité à taille humaine qui cachait, comme les autres, la misère des grandes capitales. Aucune terre promise ne garantit le bonheur. Elle était seule et désemparée. Sa licence ne lui avait ouvert aucune porte, puisque son père était parti en claquant la sienne et qu'elle avait repris son rôle de chef de famille, abandonnant ses études et ses projets artistiques. Entre la Marocaine et Manet, la complicité s'était envolée. Toute la force de la toile, son charme à l'état pur s'étaient volatilisés, comme la féerie de ses journées au musée. Désormais, l'*Olympia* dégageait une horreur sacrée, sa tête était vide, le lacet de velours noir autour de son cou l'isolait de son être, les bruits perçaient la toile et elle grinçait des dents. Son regard avait une lourdeur d'orange qu'elle n'aimait plus et qui la jugeait sévèrement.

— Le regard est l'intention du peintre, ne l'oublie jamais!

Quand Amina avait prononcé cette phrase, un désir violent, répondant par des frémissements au bout de ses doigts, l'avait envahie. La densité de la vie l'habitait. Ce secret révélé, difficile de tourner le dos à la peinture, à ses couleurs, à *la furie qui se ruait sur la toile vide*⁴. Mais en une nuit, sa vie était passée de l'élégance à l'indifférence, celle des gens obligés de gagner leur vie. Désormais, son visage exténué de fatigue se déplaçait entre les clients et les bouteilles vides qu'elle ramassait sans intérêt sous les lumières surnaturelles des cabarets. Où était-elle? Dans un monde sans ciel et sans tableau, au fond d'une ruelle nauséabonde dans le quartier de

4. Stéphane Mallarmé, poète français et critique d'art (1842-1898).

Jette. Habillée de noir derrière un fond noir, l'élégance de ses gestes m'avait subjugué. Mains et bras s'élevaient avec grâce au milieu d'un monde en désordre, une cave de l'oubli qui attirait les foules. Sa timidité contrastait avec sa vivacité dès qu'elle se mettait à parler, un fil de la pensée déroulé avec exactitude. Elle ne ressemblait à personne. Comme Alice au pays des merveilles, elle ne vivait qu'à travers le regard des arbres de la forêt. Elle n'était rien, ce qui l'arrangeait bien. Perdue, comme Magritte dans ses décors lunaires, entre la gouache, le papier et la colle.

— Une chose n'existe que si l'on peut lui donner un nom. Alors, pourquoi en France, je suis la Marocaine et en Belgique, la Française? Tu ne trouves pas ça bizarre? Ils n'ont qu'à se mettre d'accord pour me donner le même nom!

5

Elle était transparente, son corps ne tenait plus sur ses deux jambes, mais j'avais très envie de l'étreindre et de lui caresser les mèches de ses cheveux. Le vertige avait été immédiat, mon regard happé par sa solennelle beauté. Je n'avais plus qu'un but : la deviner, partager son histoire, son intimité, la laisser parler sans chercher à percer son mystère.

— À toi, je peux l'avouer... certains jours, ça m'arrange bien de n'être personne et de raser les murs. Question d'habitude!

— Pourquoi moi?

— Je ne sais pas. Tu as de grands yeux sérieux et attentifs qui portent sur moi un regard tendre et amusé. Ça fait tellement longtemps que l'on ne m'a pas regardée...

— La porte des mots n'est jamais verrouillée. Dans mon monde, tu seras Amina, ce sera notre secret!

À ces paroles, un sourire a irradié son visage. Il avait suffi que je prononce son prénom pour qu'elle se mette à exister, et à rire... J'ai aimé Magritte instantanément, le surréalisme, c'est aussi cela : faire exister ce qui n'existe pas...

Minérale, végétale, liquide ou solide, quelle était sa pensée? À ce jour, je n'ai pas trouvé. Les images peintes

chassaient ses idées. Elle voulait évoluer dans un monde de formes, de couleurs sans hommes ni contraintes. Quant à l'âme, elle restait le plus grand des mystères puisqu'on ne l'avait jamais vue, mais la sienne illuminait les murs de mon garage.

— Je déteste mon présent. La vie a assassiné mon bonheur. Je crie depuis que j'ai vingt ans, mais personne ne m'entend. J'en ai marre de lutter!

L'*Olympia* était son passé, un morceau d'enfance caché dans la poche de son tablier, la seule chose qu'elle avait voulu préserver, soigneusement encadrée entre les quatre murs d'un musée. Son esprit avait rejeté les théories d'un système à l'avenir déjà carbonisé, elle avait gagné sur les autres un temps infini. *Chacun pour soi, la lutte pour la vie*. Ces premiers mots de Magritte lors de son arrivée à Paris lui allaient comme un gant, elle les avait gravés sur son cœur.

— L'indifférence est une force. Derrière mon comptoir, je suis transparente, mais utile. Il y aura toujours des gens pour entrer boire un verre et chercher autour d'une table un peu de chaleur humaine. Serveuse et *Olympia* restent les plus vieux métiers du monde!

Autour de nous, la chaleur était suffocante. Sueur et alcool entouraient l'écho lointain d'un groupe anglais aux sonorités étranges. Son propre éclat se lisait sur le comptoir qu'elle nettoyait avec un chiffon. Son désespoir aussi. Elle parlait sans honte, avec résignation. Son visage impassible. Tout ce qui lui avait été promis par sa mère lui était refusé. Mais au plus profond d'elle-même, elle souhaitait une compensation prodigieuse, mieux qu'un aller simple pour la France ou une petite vie raisonnable. Tout la ramenait à cette prostituée de Manet, à la peinture moderne. Je n'ai fait que la suivre.

6

— Vous aviez déjà le goût de l'art?

— Vous voulez dire celui qu'on enseigne dans les livres? J'ai appris sur le tas totalement par hasard. Je ne savais presque rien sur *celui qui écrit le vivant*. C'est comme ça qu'Amina désignait le peintre. Elle m'a tout appris : les enfoncements, les saillies, le clair et l'obscur, la dureté d'un corps sur la toile. Je dépannais parfois des clients-artistes au garage. Quand ils ne pouvaient pas payer leur facture, j'acceptais une œuvre en échange. Certains me certifiaient qu'elle avait beaucoup de valeur, d'autres que c'était un placement d'avenir... Alors, à tout hasard, j'ai commencé à m'intéresser au marché de l'art pour vérifier leurs dires. Je m'étais déjà confronté à Braque, Mondrian et Pollock, dont la matière première est le « pictural pur ». Amina disait que, dans une cinquantaine d'années, je serais un mécène riche et célèbre : « C'est normal, le spectateur met du temps à accepter ce qu'il voit. Pour l'*Olympia*, c'est Émile Zola⁵ qui l'avait défendu, affirmant le premier que sa place était au

5. Émile Zola, écrivain français, journaliste, critique d'art et chef de file du mouvement naturaliste (1840-1902).

Louvre. Il n'y voyait rien de scandaleux, mais la simple expression d'un artiste sincère peignant la vérité et le clamait haut et fort dans ses articles : *En 1865, Manet est encore reçu au salon, il expose son chef-d'œuvre, son Olympia. J'ai dit chef-d'œuvre et je ne retire pas le mot. Je prétends que cette toile est véritablement la chair et le sang du peintre. Elle le contient tout entier et ne contient que lui...* Comment ne pas adhérer à sa cause? Son combat était identique. Il avait tant écrit sur ces filles fragiles, victimes de la misère, du désir et des hommes. Le naturaliste encensait Manet autant que ma mère : *Il nous a fait connaître Olympia, cette fille de nos jours, que vous rencontrez sur les trottoirs et qui serre ses maigres épaules dans un mince châle [...].*»

7

— Amina serrait ses frêles épaules sous des néons violets quand je l'ai rencontrée, j'en avais déduit que la peinture exprimait le visible et la beauté. Mais pour l'invisible et l'expression de l'âme, j'avais besoin d'une main assurée et elle m'a servi de guide :

«Rien n'est compliqué. Pas besoin de faire des études d'art pour voir qu'un livre grand ouvert sur une table est un oiseau qui s'envole. Au fil du temps, on comprend que chaque page n'est pas là par hasard. La véritable peinture nous appelle et nous surprend. Nous existons par la force de l'effet qu'elle produit.»

Amina me procurait des sensations identiques. Mon plaisir avait un sens, ma mémoire rajeunie par les jeux que nous inventions ensemble. Je ne savais pas, avant de la rencontrer, qu'un tableau respirait la peau d'une femme désirée. Elle répétait sans cesse : «Voir, c'est comprendre! Les artistes font des yeux neufs et nous font savoir qu'il y a en nous ce même pouvoir.»

Pour Manet, j'avais compris grâce à elle l'élégance sobre du peintre :

«Je ne peux t'expliquer pourquoi il est différent des autres, mais *dans toute exposition, à deux cents pas à travers les enfilades de salles, il n'y a qu'un seul tableau qui se*

*détache de tout le reste : c'est toujours le tableau de Manet*⁶. Petite, je restais immobile devant sa toile sans pouvoir m'en aller. Un frisson parcourait ma nuque et je guettais sa présence invisible et divine dans les couloirs du musée du Louvre. De taille moyenne, il était invariablement vêtu d'une jaquette serrée à la taille, d'un pantalon de couleur claire et d'un chapeau très élevé à bords plats. La classe ! La manière de trancher de cet homme était dans la pleine lumière comme quand il pointait son épée vers le ciel pour laver son honneur en duel. » Amina aimait Manet, le jeu sacré de sa technique, sa rigueur, ses éclats de couleurs, mais il en aurait été de même, avec toute personne, la ramenant à son passé glorieux. Elle avait renoncé à lutter et préférait idéaliser le monde plutôt que d'admettre qu'il se réduisait à ce qu'il était. La peinture lui offrait un refuge idéal, sans préjugé ni indifférence, pour préserver son être. Derrière son comptoir, elle s'accrochait tant bien que mal à la réalité mouvante des choses. Le monde de la nuit, entre détresse et euphorie, défiant la vie avec alcools et stupéfiants à volonté, elle ne le voyait plus. Depuis combien de temps gardait-elle la tête hors de l'eau ? Difficile à dire. En tout cas, j'arrivais à point dans sa vie. Elle était cabossée et j'étais carrossier, tout ça nous a rapprochés.

— Aviez-vous déjà connaissance de l'existence de l'*Olympia* de Magritte ?

— Non. Je savais que le peintre avait habité le quartier et que sa maison était devenue un musée, car je dépannais souvent les voitures des touristes qui arrivaient de tous les coins de l'Europe pour la visiter. Je sentais le

lieu habité par l'esprit subversif et décalé de l'artiste, l'ombre d'un petit monsieur au chapeau boule qui attirait de nombreux curieux. Les clients m'en parlaient pendant que je réparais leur roue ou leur moteur. Sa technique, ses associations et juxtapositions audacieuses, ses collages de papier, fascinaient autant que l'*Olympia* de Manet. J'étais plus à l'aise avec la peinture figurative et je ne comprenais pas pourquoi autant de monde venait voir des choses qui n'existent pas. Mais tout ça augmentait ma clientèle le week-end et j'en étais ravi. En fait, je n'avais jamais mis les pieds à la maison de Magritte avant qu'Amina ne franchisse la porte de mon garage.

6. Louis Edmond Duranty, romancier et critique d'art français (1833-1880).

— C'est quoi, toutes ces «baroweta» autour de toi?
 — Quoi?
 — Ces voitures? Chez nous, au Maroc, on les appelle comme ça!
 Amina a tourné la tête et son regard s'est posé sur chacune d'elles avec une tendre et sincère affection.
 — Tu sais, les objets nous observent bien plus qu'on ne le croit.
 — Ces voitures... C'est ma vie ou la leur plutôt, je les répare depuis dix ans. Surtout celles qui n'ont plus le droit de rouler, qui n'ont jamais parlé à ta place pour t'indiquer le chemin et te laissent te planter au beau milieu d'un champ. Mes préférées ont quatre manivelles pour baisser les vitres avant et arrière des passagers : des automobiles, pas des robots!
 Disposées comme dans un embouteillage à un carrefour, elles dormaient, arrêtées pour ne jamais repartir, mais attiraient en masse collectionneurs et consommateurs écoresponsables le week-end : facilités de déplacement et de stationnement, pollution, il avait fallu que l'homme aille sur la Lune pour s'apercevoir que la bicyclette et la 2 CV étaient la réponse à ses maux. Il

était possible de construire l'avenir avec le passé, quelle prise de conscience!

— T'as raison! Peut-on empêcher un objet de vivre? Une voiture, au même titre qu'un accordéon ou un soufflet de forgeron, a droit à une deuxième chance. Certains objets ne se révèlent qu'avec le temps, d'autres sont éternels, disait ma grand-mère. La flamme vive d'un bougeoir fait danser les lumières et les ombres depuis si longtemps.

Amina était enthousiaste et voyait en moi le garagiste de demain. Elle était admirative, son cœur avait battu très fort. Mais sa joie cachait ses larmes, le sentiment d'exclusion se lisait sur son front. Elle était seule depuis si longtemps. Mon garage était vite devenu sa tanière et elle s'endormait dans ces carcasses déglinguées chaque après-midi.

— Je pars pour un long voyage, mais je reviendrai à temps pour le thé. Attends-moi! Je garde de ma grand-mère l'amour de cette cérémonie composée de gestes lents, précis, d'effluves de menthe fraîche et de crêpes à mille trous qu'elle offrait aux amis.

Elle avait une vie de sommeil à rattraper et je comptais le nombre de mes voitures, pensant que je n'arriverais jamais à la combler. Figuré ou défiguré, son imaginaire semblait sans limite. Elle restait persuadée qu'elle n'était pas arrivée dans ma vie par hasard, l'*Olympia* avait guidé ses pas.

— C'est dingue, cette histoire, il faut que je tombe sur le seul type qui habite à cinq minutes d'un musée! Ce n'est pas le tableau de mon enfance, mais de Manet à Magritte, il n'y a qu'un pas. Même thème, même femme allongée qui épate le monde, je suis comblée et ne vais pas jouer les enfants gâtées. Manet est le peintre des natures mortes, il traite ses personnages comme des choses et réciproquement. Même procédé que Magritte